

Les Franciscains avaient jadis en cette contrée plusieurs maisons florissantes ; le Fr. Bonami, qui mourut en 1849, fut le dernier survivant des Franciscains d'alors au Canada.

Les Canadiens n'avaient pas oublié les enfants de saint François ; depuis de longues années ils appelaient de tous leurs vœux les fils du Pauvre d'Assise : leurs soupirs devaient être entendus.

Quelques années après les expulsions qui eurent lieu en 1881, les Religieux, chassés de France, songèrent à faire une nouvelle fondation franciscaine. En effet, en 1890, à sa grande joie et à son extrême surprise, Montréal vit arriver les fils de saint François qui s'installèrent dans une pauvre et petite maison, située sur la paroisse Saint-Joseph, Rue Richmond. Ce premier asile leur fut fourni par la charité de Monsieur l'abbé Leclerc, encore curé aujourd'hui de la même paroisse.

Deux ans plus tard, à cause du nombre toujours croissant des Religieux et des postulants, il fallut quitter le cher Bethléem de la Rue Richmond pour venir à notre couvent actuel, rue Dorchester 1222 : une grande maison de douze mètres de côté, comme corps principal : avec deux additions moindres, sur un terrain de 60,000 pieds anglais : voilà tout le couvent d'alors, c'est-à-dire en 1892. Quelques mois après, deux personnes dont une française, s'offrirent à solder les frais : le paiement complet qui, d'après le contrat, n'était exigible qu'au bout de cinq ans, fut réalisé en deux ans. C'est dire combien fut grande la charité des catholiques, et surtout des nombreux Tertiaires de la ville de Montréal. C'est à eux que nous devons les améliorations et les agrandissements nécessaires qu'a dû recevoir notre couvent, c'est à eux encore que nous devons bientôt la construction de l'église qui doit surmonter le soubassement actuel. Qu'il nous soit permis d'exprimer ici à tous nos bienfaiteurs, connus et inconnus, l'expression de notre religieuse et profonde reconnaissance.

Les deux bienfaitrices insignes, qui furent les Providences terrestres de notre maison naissante, furent Madame Tiffin et Madame Mac-Conkey, unies entre elles par des liens d'amitié. Celle-ci était française. Un jour un *Juif* lui dit : « Ne savez-vous pas qu'on parle mal de vos compatriotes ? » Et il lui montrait un journal. — « Quels sont ces hommes-là ? lui dit-elle. » — Je ne sais, ce sont des gens qui marchent pieds nus et ont la tête rasée. »